

la maison, il n'y avait pas d'autre loi que leur volonté à elles, reines absolues, reines par l'amour !

« Si elles embellissaient la maison, elles tiraient de la maison un charme indéfinissable ; tout ce que la maison, cet asile sacré, renfermait de paix et d'élégance, de tranquillité, d'amour et de bonheur, semblait s'exhaler d'elles, comme un parfum. »

C'est aussi à la maison que M. Côté veut ramener les hommes, et la conférence qu'il a faite dans ce but, en fort bon langage, a eu le plus grand succès.

.

Les gravures que nous publions cette semaine sont pleines d'intérêt, comme on peut s'en convaincre.

Ce sont des scènes du Nord-Ouest, rien que du Nord-Ouest, puisqu'on ne parle que cela.

.

Notre jeune poète, M. G. Désaulniers, a donné au MONDE ILLUSTRÉ, sa jolie poésie : *Le dernier Vire le Roi !*

Je le recommande à l'attention de tous nos lecteurs et surtout aux poètes qui font de mauvais vers ; ceux-ci pourront se convaincre de cette vérité qu'on peut faire de bonnes rimes, tout en disant de bonnes choses.

LÉON LEDIEU.

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST

GABRIEL DUMONT



Un correspondant de Manitoba raconte l'anecdote suivante sur le compte de l'un des principaux chefs des Métis :

« Comme Gabriel Dumont—Métis canadien-français—paraît jouer un rôle dans le mouvement actuel, voici une petite anecdote sur son compte. Elle fera connaître sa détermination. « Il y a quelques temps, Dumont était à la prairie avec un parti de Métis et de Canadiens-français. Il apprend qu'un camp de Pieds-Noirs est à une vingtaine de milles de distance. Il fut décidé qu'on irait leur faire visite. Dumont part, accompagné d'une dizaine de chasseurs. Comme ils arrivaient au camp des sauvages, ceux-ci commençaient la *danse du poteau*. Cet exercice consiste pour chaque guerrier à se rendre près d'un pieu placé au milieu du camp et à faire le récit de ses exploits en frappant le pieu de son couteau. Dumont entre sans hésiter dans la danse. Son tour venu, il s'approche du poteau, et en y plantant son couteau, il s'écrie : « J'ai tué dix Pieds-Noirs. » Et il attend l'effet de sa vantardise. Les compagnons de Dumont se regardent tout effrayés et se curent des hommes morts. De leur côté, les chefs sauvages avaient poussé leur *Oah ! Oah !* significatif, puis ils se lèvent et s'avancent vers Dumont en exprimant leur admiration pour cet homme qui était ainsi venu les braver presque seul jusque dans leur propre camp : « Tu es un brave, lui disent-ils ; nous avons entendu parler de ta bravoure ; elle n'est pas surfaite, tu resteras avec nous et nous ferons festin. » Gabriel Dumont et ses hommes passèrent la nuit avec les Pieds-Noirs, et regagnèrent au matin leur propre camp au milieu des démonstrations d'amitié des sauvages. »

PRINCE ALBERT

Cette ville naissante, dont la population n'est encore que de 700 âmes, est située sur le bras nord de la Saskatchewan, à 30 milles du confluent des deux bras. Elle se compose de trois groupes d'habitations, à quelques distances les uns des autres : le poste de la compagnie de la Baie-d'Hudson, 70 bâtisses, y compris les casernes de la police ; la mission protestante à un demi-mille à l'ouest, les moulins *McKay*, le bureau de poste et l'agence des Terres ainsi que quelques maisons privées. Un peu plus loin, à l'ouest, se trouve l'Emmanuel Collège, résidence de l'évêque protestant de la Saskatchewan.

Il est probable qu'à l'heure qu'il est la population entière a quitté ces habitations et s'est retirée sur la propriété de la compagnie de la Baie-d'Hudson où à la Mission, ainsi que la troupe du colonel Irvine.

[Pour le Monde Illustré]

LE DERNIER : "VIVE LE ROI !"

En ces temps-là Québec, courbait son front sublime. La ville bombardée au dehors et victime En son sein de la plus ignoble trahison Se livrait aux Anglais surpris de la façon Dont on capitulait : ils ne s'attendaient guère A désarmer si tôt tous ces hommes de guerre.

Oui, c'est bien vrai, Québec a subi cet affront. Quelque soit celui-là qui fut assez poltron Pour souiller son épée et vendre sa patrie A ceux qui mutilaient sa poitrine meurtrie, Qu'il emporte avec lui—juste et honteux arrêt— Nos malédictions pour son lâche forfait.

Donc, on nous écrasait. Notre petite armée Sur les champs de bataille au hasard décimée. Après avoir lutté comme font des géants. Devant la trahison plia ses drapeaux blancs.

Tout tombait, tout croulait dans l'immense incendie ! Après Québec, la ville un moment engourdie ; Après Montcalm qui meurt de la mort du soldat ; Après cette leur d'espérance au combat Du chemin Sainte-Foye, on sentait—O souffrance !— Que le pays en deuil râlait et que la France, Mère sourde aux sanglots que versaient ses enfants, Nous jetait poings liés aux Anglais triomphants.

Le pays désormais portait une blessure A son flanc. Mais chacun contre la fêtrissure Se raidit et poussant des cris désespérés On s'empara de tous les drapeaux déchirés Pour en faire un linceul du moins à la patrie. On replia sur Montréal.

L'armée aigrie Lentement, tristement, la carabine au poing, Défila dans la nuit sombre, ne voyant point, Vieux soldats secouant leurs fronts dans les ténèbres, Que cette marche avait des allures funèbres.

Hélas ! qui leur eût dit à ces braves troupiers Qu'un jour le sol devait leur manquer sous les pieds, Qu'ils jetaient leur dernière amorce à l'espérance, Que ce suprême effort pour garder à la France Ce pays fécondé des eaux du Saint-Laurent N'était qu'une chimère et qu'un acte impuissant ; Que chaque pas de plus conduisait à la honte Et que de leur courage on ne tiendrait pas compte. Ils n'entrevoient pas, eux, ces hommes de cœur, Qu'on devait trafiquer un jour de leur honneur Et qu'au delà des mers, dans une cour profane, Cet affront leur viendrait par une courtisane !

Et cependant ce sort leur était réservé.

Rien de bon n'émanait de ce trône sapé Par la philosophie infâme d'un Voltaire. Le rire avait forcé le canon à se taire, Et n'ayant plus les yeux portés sur son drapeau Louis quinze avait mis son épée au fourreau Et nous fûmes perdus.

En vain la grande épée De Lévis fit jaillir des éclairs d'épopée Dont l'éblouissement fait encore notre orgueil ; En vain de Vauquelin, Bourlamaque et Vaudreuil Luttèrent contre un flot d'ennemis qui sans cesse Grossissait et cernait nos troupes en détresse, Devant le nombre plus que devant la valeur, Sans honte, sans livrer nos drapeaux au vainqueur Nous plîames.

Ce jour sur nos villes flétries Versa beaucoup de deuil et beaucoup d'insomnies. Nous tournâmes longtemps nos yeux vers l'horizon. Nous refusions de croire à ce nouveau blason Que le sort nous jetait pour unique héritage Et qui semblait encor railler notre courage.

O France ! quelque fut ta conduite envers nous Devant ton nom sacré nous tombons à genoux. Ta majesté ne peut souffrir de ce désastre Et cette ombre d'antan ne ternit point ton astre. Qu'importe ta faiblesse en ces jours de douleur ? Ton œuvre te survit et parle pour ton cœur Et nous avons, vois-tu, pour essuyer nos larmes La gloire d'aujourd'hui qui s'attache à tes armes. Mais le réveil fut triste et terrible à la fois. Il a fallu quitter nos amours d'autrefois Et ne plus voir flotter sur nos rives si chères Le drapeau blanc, celui qu'avaient baisé nos pères. Plus d'un, pourtant, plus d'un que ce joug révoltait, Sourds à ce cri d'adieu que ta bouche jetait, Braves gens dont le cœur ne pouvait pas comprendre Que même contre cent un Français doit se rendre, Résolument, quittant leur village si fiers, De suivre ton drapeau qui repassait les mers, A tous les vents amis d'ouvrir encor leur voile Et de partir les yeux fixés sur ton étoile.

Un matin, tout le ciel était pur, le soleil Semblait se réveiller de son premier sommeil ; Un léger vent du sud soufflait sur la nature ; Le fleuve Saint-Laurent à la verte ceinture

Donnait plus librement cours à ses larges eaux, Et l'île Sainte-Hélène, émergeant de ses flots Etalait sa beauté sereine et virginale Sous les reflets dorés de l'aube matinale.

Ce matin-là sur l'île on vit s'amonceler Des tambours, des drapeaux que le vent fait rouler, Des vieux troupiers, baissant leur tête contre terre, Qui marchaient sans fusil après leur baudoulière, Des officiers pensifs à l'aspect soucieux Et puis des paysans aux fronts silencieux Qui les suivaient et dont les yeux remplis de larmes Pleuraient sur ces soldats qui n'avaient plus leurs armes.

Ces soldats, c'était ceux que le roi rappelait. C'était ceux à qui l'on avait dit qu'il fallait Entasser les drapeaux et les réduire en cendre Pour que l'Anglais du moins ne pût jamais les prendre. C'était ceux qui partaient pour regagner là-bas Le droit d'humer encor la poudre des combats Et de donner—c'était leur plus chère croyance— Le reste de leur sang pour défendre la France.

A leur tête Vaudreuil et le brave Lévis Regardaient tristement sur les flots assoupis Les vaisseaux qui devaient faire la traversée. Des pleurs mouillaient parfois leur paupière baissée. Ah ! pour ces nobles cœurs qu'il dût être navrant Ce morne et long regard au fleuve Saint-Laurent. Qu'il dût leur en coûter d'abandonner la terre Qu'ils n'avaient pu sauver dans la lutte dernière. Ce sol trois fois béni que l'Anglais tout puissant Foulaient de son talon d'où dégoûtait du sang.

Tout-à-coup, arrivé sur le bord de la grève D'où l'on entrevoyait comme à travers un rêve Le pays ruiné, dévasté, saccagé, Vaudreuil, dont l'œil en feu de pleurs était chargé, Tête-nue, indiquant d'une main le navire, Dans un enthousiasme impossible à décrire Où l'on sentait son cœur, où l'on sentait sa foi, A ses troupes cria : « Soldats, vive le Roi ! »

Pas un mot n'accueillit cette fière parole. Pas un. Le nom du roi naguère le symbole De tout ce que l'honneur avait de plus sacré N'était plus désormais pour le soldat navré Qu'un objet de mépris, de honte ou de colère. Vive le roi ! jamais, il valait mieux se taire. Ce nom du roi pesait sur eux comme un remord.

Ah ! c'était effrayant ce silence de mort !

Un malaise gagnait le cœur de tous ces braves. Que les bruits du canon eussent paru suaves Dans ce moment d'angoisse, à tous ces vétérans Qui sentaient le frisson se glisser dans les rangs !

On regardait Vaudreuil et l'on demandait grâce.

Mais lui, se redressant, comme si cette audace Eut décuplé chez lui le droit d'autorité, Promena fièrement son regard irrité Sur la troupe où régnait le plus profond silence, Puis d'un geste hautain mais rempli d'éloquence Il désigna de loin les bataillons anglais Qui près de Montréal fermaient leurs rangs épais. Et cria d'un accent qui fit frémir la foule : « Vive le Roi, soldats ! »

Comme un flot qui s'éroule Un hurrah formidable éclata dans les cieux. Le drapeau rouge avait réveillé chez ces preux La haine qu'ils vouaient à la vieille Angleterre. Et devant ces soldats qu'ils combattaient naguère, Qui pillaient la patrie et qui de leur talon Menaçaient d'écraser jusqu'au dernier colon, On oublia le roi pour ne voir que le trône, On confondit d'un coup la tête et la couronne, Et l'on poussa bien haut ce cri : « Vive le Roi ! »

Alors Vaudreuil, heureux de ce dernier exploit, Fit sonner le départ et cingla vers la France, Le pays de la gloire et de la délivrance, Et du haut des remparts l'Anglais muet d'effroi Écoute bien longtemps encor : Vive le roi !

GONZALVE L. DESAULNIERS.

PRIMES MENSUELLES

DOUZIÈME TIRAGE

Le douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'avril) aura lieu lundi prochain, le 4 mai, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

C'est bien heureux qu'il y ait des désirs qui ne peuvent être satisfaits : sans cela, le dernier des gredins serait le maître du monde.—S. PONIACKI.